

## **Workers & Philosophes**

L'exposition « Workers & Philosophers » reprend deux tendances esquissées par la critique d'art contemporaine, avec d'un côté, le retour aux traditions modernistes, porté par le nouveau millénaire, et de l'autre, une inclinaison à l'analyse. Sans doute encore marquée par des années d'héritage communiste, la Russie n'a pas tout à fait rompu avec une certaine vision de l'artiste considéré comme « l'ingénieur des âmes ». Pourtant les aspirations premières des avant-gardes historiques semblent ternies par le climat économique et politique du début du 21<sup>ème</sup> siècle, défavorable à un tel élan progressiste, comme si les objectifs avaient été atteints, les limites dépassées. La scène artistique russe représentée dans le cadre de l'exposition imagine un homme nouveau tout en acceptant l'imperfection de la nature humaine, ses travers, ses dérives. S'agit-il d'une simple prise de conscience, d'un renoncement ou bien du seul moyen possible pour renouer avec une vie meilleure ? Des artistes français se font l'écho d'une telle réflexion c'est pourquoi il semblait si pertinent d'offrir ce regard croisé entre ces deux cultures dans le cadre de l'année France-Russie 2010.

L'artiste française **Sylvie Blocher** endosse pleinement son rôle de « workeuse sociale », dont elle partage volontiers l'autorité avec le public et les intervenants de ses vidéos. Ses œuvres renvoient avec justesse et pertinence l'image d'un modèle en faillite. Ces courtes vidéos sont une occasion rare pour les laissés-pour-compte de la société de faire entendre leurs voix, de sortir du rang ne serait-ce qu'un instant comme ses « Teenagers after tomorrow », une vidéo tournée dans une favela de Sao Paolo où les jeunes sont invités à défier la caméra. Que ce soit en Australie, en France, en Chine (« Urban stories/Nanling », 2005), la même histoire se répète ; celle d'une perte du lien social, du rejet de l'autre, et du renoncement à nos propres désirs.



Sylvie Blocher « Urban stories/Nanling », 2005

L'agence **R&Sie(n)** (composée de Francois Roche, Stephanie Lavaux, Kiuchi Toshikastu) envisage une « architecture des humeurs », sans dessin préexistant, qui épouse et reflète notre inconscient. Lorsqu'elle s'intéresse à la question écologique à travers le projet du MI(pi) bar (2007), l'agence spéculé sur le recyclage de son propre corps en utilisant l'urine dont les propriétés curatives ont été oubliées. Le projet propose de s'immuniser en absorbant cette substance stérile lorsqu'elle quitte le corps. Il anticipe ainsi le passage d'une ère industrielle fondée sur l'uniformité et la standardisation à la réintroduction de l'uniqua par la robotique.

Pour le duo d'artistes français **Berdaguer & Péjus**, il s'agit d'interroger à travers le « jardin psychologique » (2006) l'enfance de la modernité autant que notre rapport à l'enfance. La vaste aire de jeux n'a rien d'innocent avec ces traumas individuels matérialisés par des mobiles en forme de tests de Rorschach qui planent au-dessus des têtes. Les chaises en matériaux de récupération sont directement inspirées des recherches menées par Ricardo Dalisi auprès de jeunes déshérités napolitains en 1967 afin de définir avec eux un design « ultrapoverissimo ».

D'autres créations à l'image de cette poutre à poser directement sur parpaings (« HEA-point limite #2 », 2008) de **Pierre Malphettes** privilégient l'auto-construction. L'importance du « faire », ce désir de bâtir coûte que coûte des structures qui impliquent le public, des systèmes de vie à construire pour soi n'a jamais été aussi prégnant.

Qu'en est-il des « Philosophers » face à ces « Workeurs » qui rêvent de transformer le monde ? Se contentent-ils d'interpréter le monde de différentes manières tel que l'envisageait Karl Marx ?

La section intitulée « **les philosophes** » appréhende la question du regard porté sur le monde par les artistes d'aujourd'hui. Mais quelle est la posture à adopter pour projeter devant soi le monde perçu et non pas seulement le décalque du monde ? D'après le philosophe italien Giorgio Agamben, « ceux qui coïncident trop pleinement avec leur époque ne sont pas des contemporains parce que, pour ces raisons mêmes, ils n'arrivent pas à la voir. Ils ne peuvent pas fixer le regard qu'ils portent sur elle ». Aussi la contemplation chère aux « philosophes » de cette exposition implique-t-elle une nécessaire mise à distance du réel.

### **Vestiges du Présent**

La contemporanéité est très précisément « la relation au temps qui adhère à lui par le déphasage et l'anachronisme ». Ainsi les œuvres cultivent-elles l'ambiguïté temporelle. Les petites peintures de style primitif de **Laurent Grasso** dont on ne sait si elles sont d'origine ou bien de la main de l'artiste, reprennent comme motif des éléments créés numériquement par l'artiste dans ses films vidéo tels que « l'éclipse » (2006). La pollénisation du paysage du tableau présenté dans le cadre de l'exposition évoque l'étrange phénomène de la vidéo « Polair » (2000). Dans les cieux berlinois, des pollens sont attirés par toutes les sources électriques et magnétiques de la ville, en particulier la Fernsehturm à Alexanderplatz. Ce même phénomène se répèterait depuis la nuit des temps à l'en croire ces pollens qui font scintiller la ville médiévale de la petite peinture primitive « Studies into the past » (2010). L'artificialité de la scène renvoie à l'artificialité de la mémoire appelée « memoria » au Quattrocento. Cette mémoire artificielle était autrefois cultivée par les prédicateurs médiévaux. Laurent Grasso reprend ce concept ancien

d'« images agissantes » qui viennent renforcer nos fantasmes. Son installation conjugue les temporalités et les univers qu'ils soient empruntés à la science fiction ou à l'héroïsme épique. Ce qui rend l'image si troublante n'est pas tant la magie de son apparition que sa redite à travers les âges, qui renforce notre foi en son existence réelle.

Les peintures de **Guillaume Bresson** sont dans cette veine. Délaissant peu à peu la photographie et les influences caravagesques qui ont nourri ses premières œuvres, l'artiste intègre des éléments architecturaux modernes (tunnels, châteaux d'eau) dans des paysages de style italianisant. Le changement de luminosité à peine perceptible d'une toile à l'autre formant le dytique exprime une durée dérisoire au regard de la portée historique de cette peinture de paysage. A la mécanique du mouvement de destruction de la pelleteuse venu détruire un château d'eau à l'abandon répond le lâché des corps dont la théâtralité et l'expressivité sont empruntées au Baroque. Ce mixage des temporalités dans cette petite esquisse en camaïeu anticipe le « devenir-ruine » du présent.

L'artiste **Louidgi Beltrame** s'interroge, quant à lui, sur le « temps d'après ». Ses films d'architectures de béton délaissées devenues vastes coquilles vides balayées par le vent renvoient à une vision du progrès stoppé net dans son évolution. A travers l'architecture moderne, il s'intéresse à ce qu'elle raconte sur les moyens de production et les rapports idéologiques. Le film « Brasilia/Chandigarh » (2007) réactive à sa manière les grandes utopies du 20<sup>ème</sup> siècle où des architectes se voient confiés la réalisation de ville modèle, conçue ex-nihilo.

Les armoiries immaculées des artistes russes **Kiril Ass + Anna Ratafieva** sont imaginaires, inexistantes, et non pertinentes. A première vue, ces images sculptées constituent les vestiges d'une société féodale emprunte de fierté et d'héroïsme. Ce travail suggère la désintégration de l'information non-traduite, tout ce dont on ne peut parler et que l'on doit taire<sup>1</sup> d'après Wittgenstein. Les armoiries diffusent un message hermétique, intraduisible pareil à une langue morte, dont le message se serait rétréci avec le temps. Ce sont les derniers vestiges de son existence.

---

<sup>1</sup> « On pourrait résumer tout le sens du livre en ces mots : tout ce qui peut être dit, peut être dit clairement ; et ce dont on ne peut parler, on doit le taire » (*Tractatus* de Wittgenstein, préface).



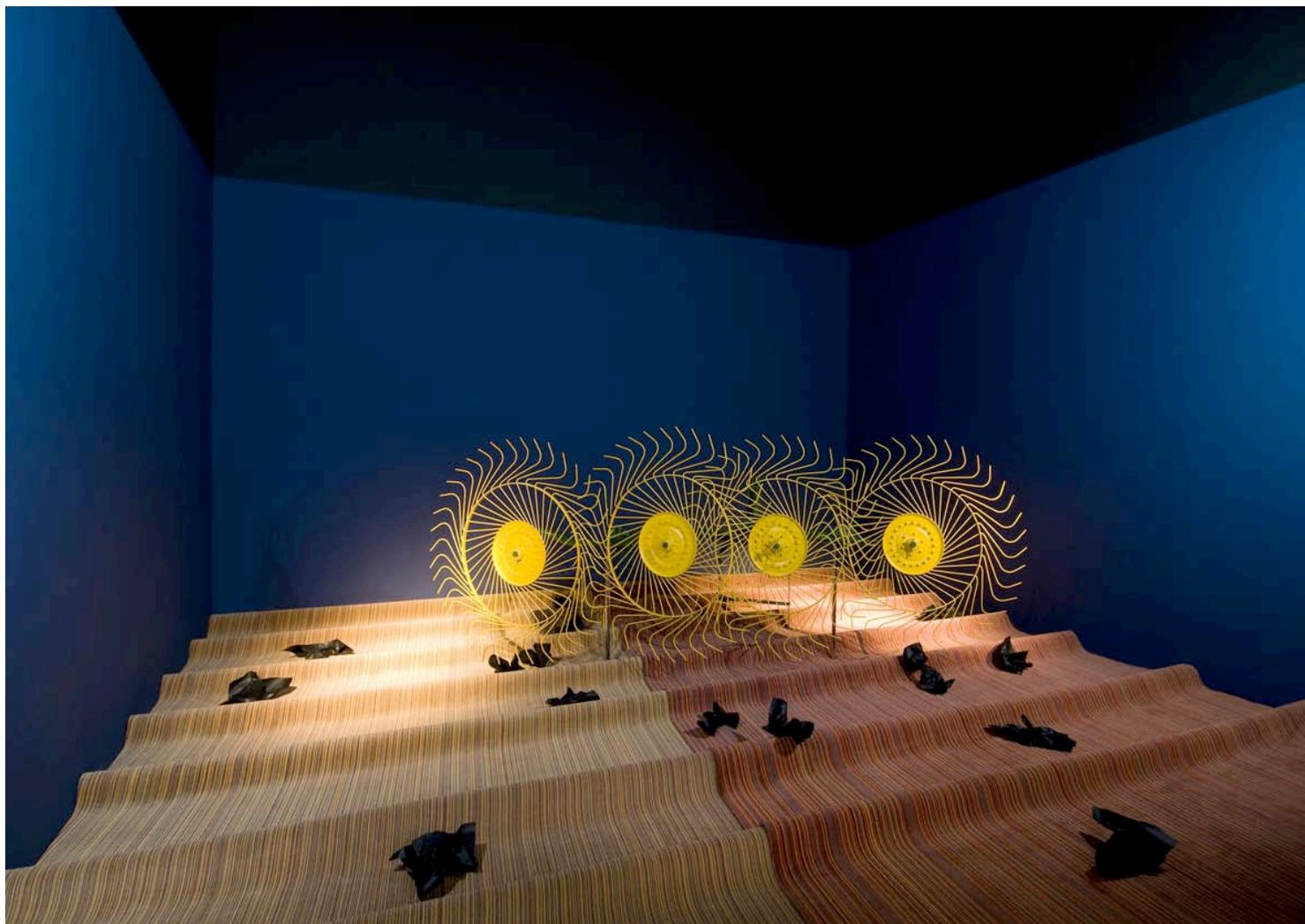
Louidgi Beltrame, « Brasilia/Chandigarh » (2007)

### **La Recréation du paysage idyllique**

Les restes visuels, les traces, ou les résidus de l'environnement urbain ou naturel posent la problématique de la mort du paysage. **Didier Marcel** s'emploie à recréer dans l'espace neutre et aseptisé du white cube, un paysage abstrait et ornemental, harmonieux et coloré. Ses « Phoenix canariensis » sont à la fois réels puisqu'il s'agit de fragments d'arbres moulés d'après nature et irréels par le traitement industriel qu'ils ont reçus. Présentés couchés à l'horizontale sur d'élégants pieds en acier, les motifs structuraux d'un nouveau paysage font ici basculer notre vision du réel. Si les romantiques s'étaient épris de la nature comme profusion désordonnée et sacrée, ici, c'est à une nature construite et régulée par l'homme telle que la pensaient les maîtres du paysage dit « classique » du 17<sup>ème</sup> siècle (Le Lorrain ou Poussin) à laquelle Didier Marcel rend hommage.

Le collectif russe **Bluesoup** recrée dans ses vidéos l'idée d'« artifice naturel ». Le public est invité à pénétrer un univers idyllique, qui est l'expression du Sublime, très présent dans la culture et les mentalités russes. « Le sublime (...) est la tentative d'exprimer l'infini sans recourir aux objets du monde des apparences qui seraient capables de le représenter », c'est ainsi qu'Hegel caractérisait le problème inhérent à la volonté d'exprimer ce qui est inexprimable. Les œuvres vidéos du collectif oscillent entre la représentation du non-représentable et la transcription de l'immatériel en une image matérielle.

« Daleko » (2009) de **Marcelline Delbecq** présentée dans le cadre de l'exposition s'inspire de la littérature russe, de la relation qu'elle entretient au paysage. Le halo lumineux ménagé dans la photographie d'un paysage étranger qui semble inhospitalier invite néanmoins à suivre le cours tranquille d'un après-midi au bord de l'eau décrit par la voix chaude de l'actrice Elina Löwenshon. Le récit sonore, fonctionne comme une mise en abyme du point de vue, le spectateur étant à la fois un observateur exclu du paysage et un auditeur dont l'imagination est irriguée par la voix.



Didier Marcel « Sans titre (Champ de blé aux corbeaux) » (2008)

### **Distorsions du réel**

Avec l'acuité qui est la leur, ces artistes induisent de menus changements censés transformer parfois radicalement notre perception du réel. Les maquettes de **David Renaud** mettent à portée de main quelques-uns des derniers lieux dits « vierges » par simple changement d'échelle. L'artiste bouleverse notre vision du monde en transposant en trois dimensions des cartographies qui sont autant de vues du ciel. « Expérimenter la réplique de l'univers dans une ambivalence du point de vue : se sentir hors du paysage (on saisit une vue d'ensemble comme avec une carte), dans sa vision globale et rationnelle, et en même temps, être perdu à l'intérieur (les échelles et les légendes disparaissent), comme dans un espace «réel» et donc, forcément subjectif »<sup>2</sup>. Voyageur par procuration lorsqu'il suit les aventures d'un navigateur ou se captive pour l'île de la déception située à la pointe de l'Amérique du Sud, l'artiste explore les lieux les plus reculés. Ces œuvres sont censées énerver les choses, révéler la tension géopolitique sous-jacente lorsqu'il représente notamment le mont Everest, partagé entre le Népal et la Chine (« Mont Everest, alt 8848 m », 2008 et « Mont Lhotse, alt. 8516 m », 2008).

En parallèle, les toiles du russe **Victor Alimpiev**, plus connu pour ses vidéos, définissent un territoire insondable. Le motif des poings fermés de l'artiste saisis en gros plan est à peine perceptible. D'une densité rare, cette forme à la limite de l'abstraction est atténuée par des couleurs assourdies aux tonalités pastel. Face à ces peintures, l'émotion est comparable à celle qui nous saisit dans les mises en scène filmées de l'artiste où les corps reliés les uns aux autres réveillent la foi en l'humain. Sa volonté jusqu'au-boutiste de faire face. « Victor Alimpiev appartient à cette catégorie d'artistes représentant le corps comme figure physique ultime d'une société historique en quête d'âme »<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Félicia Atkinson, Sagarmatha exposition du 1er mars- 12 avril 2008, galerie Anne Barrault, Paris.

<sup>3</sup> Citation de Laurent Bardèche, mars 2010.